

# Le Rendez-vous des anges

Myriam et Joseph Gemayel

# Le Rendez-vous des anges



© Éditions Michel Lafon, 2018.

© À vue d'œil, 2018, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0297-3

ISSN : 2555-2848

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

[www.avuedoeil.fr](http://www.avuedoeil.fr)

[www.facebook.com/editionsavuedoeil](https://www.facebook.com/editionsavuedoeil)

*Aux nôtres*

# 1

## Gavrilo

Gavrilo essayait de courir, il le voulait de toutes ses forces, mais son corps ne répondait pas aux ordres que son cerveau embrumé essayait d'envoyer. Il se sentait faible, et se maudissait de sa lenteur. Il avait réussi à sortir discrètement de la maison et remontait désormais l'impasse où se trouvait le pavillon ; il savait que s'il atteignait la rue, il aurait une chance.

— Mais tu te prends pour qui, petit morveux ? cria Didier, hors d'haleine, en abattant sa grosse main sur l'épaule de l'enfant pour le forcer à se retourner.

Il le frappa violemment dans les côtes, et Gavrilo tomba au sol, le souffle coupé. Didier n'avait même pas l'air fâché, mais le garçon avait appris à ses dépens qu'il

pouvait cogner en gardant cette mine blasée dont il ne se départait jamais.

— T'as de la chance, t'es très demandé, je peux pas te tirer dessus, j'ai eu assez d'emmerdes la dernière fois. Mais tu l'as bien cherché, t'es puni jusqu'à nouvel ordre, ça t'apprendra à jouer au con.

Gavrilo savait ce qui l'attendait. Contrairement à ses copains brisés, il n'était pas abattu, au contraire, il brûlait de colère et de rage, et passait tous ses moments de lucidité à concevoir une évasion. Celle de ce matin avait échoué, mais c'était son premier essai après tout. Il comptait bien recommencer dès que Didier et Nadine auraient tourné le dos.

— Allez, avance, et dépêche-toi, j'ai un café qui refroidit à cause de toi ! lui ordonna Didier en le relevant d'un coup de pied.

## 2

### Mardi

Olivier Morvan se cala dans sa chaise avec un soupir de soulagement. Les deux étages qu'il devait monter pour se rendre à son bureau, au commissariat de La Grande-Roque, lui donnaient l'impression qu'il y avait chaque jour une ou deux marches en plus. Il était le seul du service à avoir arrêté le sport à la fin de l'école de police, et sa forme s'en ressentait. Les autres le chambraient parfois gentiment à ce sujet, mais il était tellement sympa et jovial que ça restait toujours bon enfant.

Myriam Gemayel rédigeait un PV sur une affaire de violences conjugales ; malgré sa peur des représailles, une jeune femme avait accepté de porter plainte

grâce à ses voisins, un énergique couple de retraités qui l'avaient accompagnée au commissariat. Son équipier, Aziz Samih, s'était chargé de l'interrogatoire du mari placé en garde à vue.

Myriam s'interrompit en apercevant Olivier :

— Salut ! Dis-moi, ta femme a pensé à nous ?

Il la regarda, le visage éclairé par son bon sourire de vrai gentil.

— Oui, j'ai laissé tout ça au vestiaire, mais si quelqu'un en a besoin maintenant...

— Je descends avec toi, lança Myriam en se levant.

Quelques minutes plus tard, et sous l'œil réjoui du reste de l'équipe, ils revenaient avec un carton de ramettes de papier et deux paquets de bâtons de cire à scellés. La femme d'Olivier travaillait à la Sûreté départementale ;



et chaque fin d'année, quand le budget du commissariat se retrouvait à zéro et que le service manquait de fournitures, elle prélevait de quoi aider son mari et ses collègues. Elle ne s'en cachait pas, d'ailleurs, et le patron de la Sûreté n'y trouvait rien à redire. C'était pour aider son mari et son équipe après tout...

— C'est de pire en pire, les gars, soupira Olivier. L'année dernière, Stéphanie nous a dépannés début décembre. Mais là, on n'est même pas le 15 novembre...

Personne ne répondit. Myriam taisait sa colère. Tous savaient que leurs moyens diminuaient d'année en année. En théorie, ça avait l'air d'aller dans le sens du contribuable, dans les faits, sur le terrain, ça se traduisait simplement par moins d'agents, moins d'officiers, et moins de matériel pour assurer la sécurité du même contribuable. À force d'acheter

des tee-shirts à cinq euros, la plupart des gens étaient convaincus que tout pouvait et devait coûter moins cher : l'enseignement, la médecine, le maintien de l'ordre... Pour l'instant, il n'y avait pas encore eu de ministre suffisamment fou pour imaginer qu'une enseignante puisse faire la classe à soixante enfants au lieu de vingt-huit. Mais de plus en plus d'urgentistes, totalement seuls dans des services désertés, devaient se justifier d'avoir laissé mourir un patient pendant qu'ils en sauvaient soixante autres. Et le commissariat de La Grande-Roque, qui avait perdu quatre postes de brigadier en quatre ans, devait assurer la sécurité de toujours plus d'habitants...

Pendant ce temps, les politiques martelaient le discours de la réduction des coûts, et les Français y croyaient. Jusqu'au jour où ils retrouvaient Mamie

sale et visiblement affamée dans son lit d'EHPAD, parce qu'aucun soignant n'était disponible pour s'occuper d'elle dignement.

Au commissariat de La Grande-Roque, on utilisait la débrouille et on misait sur la solidarité. Dans le service, on se cotisait pour les paquets de café et les filtres, et c'était le capitaine Thierry Merle qui gérait la cagnotte et faisait les courses. La fontaine à eau de l'accueil étant vide onze mois sur douze, chacun apportait, à tour de rôle, des packs de Cristaline, pour les collègues mais aussi, en cas de besoin, pour les victimes. Et si on voulait pouvoir prendre des notes sur une scène de crime, le mieux était encore d'avoir pensé à s'acheter un carnet et un stylo.

Tout ça rendait Myriam dingue, ce qui avait fini par déclencher des problèmes

relationnels avec le commissaire, Paul Christiani. Au bout de quelques semaines au commissariat, elle était allée voir l'adjoint du commissaire, Mehmet Ulusoy, pour lui parler de tout ce qui manquait pour travailler, non pas confortablement, mais au moins correctement. Il l'avait écoutée avec ce qui lui avait semblé une grande attention, puis lui avait répondu, en la regardant droit dans les yeux : « Tu sais quoi, Myriam, c'est très intéressant tout ça, mais le mieux, c'est que t'en parles au patron. » Naïvement, elle était allée tenir le même discours à Christiani... « Écoutez Myriam, vous êtes bien gentille avec vos petites revendications... Pour le ministère, les consignes sont simples : vous devez "faire preuve d'efficience" et "utiliser au mieux les moyens mis à votre disposition". Comme vous venez d'arriver, je vais vous faire la traduction :

je ne vais pas aller quémander du PQ et un bloc-notes pour vous. Primo parce que j'ai pas envie qu'on passe pour les pleureuses du département, deuxio parce que je me fous de vos petits problèmes existentiels ! Moi, je veux de l'élucidation, des résultats. Est-ce que c'est bien clair ? »

Très clair en effet. Tout en se maudissant de sa naïveté, Myriam avait compris que l'objectif de Christiani était de ne surtout pas faire de vagues, pour montrer qu'il « tenait » son commissariat, et ainsi marquer des points pour la suite de sa carrière. Il laissait Ulusoy gérer le quotidien, les plannings, la supervision de la paperasse, et lui se consacrait aux relations avec la presse, les supérieurs hiérarchiques et le parquet. Il vivait dans la terreur du scandale et adorait se montrer sur les scènes de crime où